

D'UN LIVRE À L'AUTRE

les femmes dans l'œuvre littéraire d'Ousmane Sembene

Femme africaine, élément conservateur

Il a été constaté à plusieurs reprises que les écrivains africains consacraient, en général, relativement peu d'attention à l'analyse psychologique individuelle. Les protagonistes de leurs livres sont plutôt porteurs des idées collectives et leurs destins reflètent le plus souvent les processus sociaux les plus significatifs de l'époque donnée.

Cette constatation vaut également en ce qui concerne les personnages féminins : bien qu'elles ne jouent le plus souvent qu'un rôle complémentaire dans les romans avec des protagonistes principaux masculins, les femmes illustrent et représentent la société et ses couches spécifiques auxquelles elles appartiennent. Cependant, tandis que dans la grande majorité des romans africains les transformations et l'évolution progressive de la société africaine se voient transposées dans l'histoire individuelle d'un héros-homme, les femmes incarnent dans ces romans les éléments les plus « stables » de l'ordre social traditionnel, donc l'élément le plus conservateur. Il y a peu d'exception à cette règle — surtout dans les romans situés dans le milieu africain islamisé.

Il faut dire que dans l'Afrique francophone, il y a une absence totale de romancières, et ceci s'explique avant tout par ce fait que sont rares les femmes ayant reçu une éducation universitaire ou une éducation supérieure en général, parmi lesquelles auraient pu se recruter d'éventuels auteurs. Si les femmes manquent en tant qu'auteurs, on peut difficilement s'attendre à avoir ce qu'on appelle des livres à « problématique féminine » que l'on trouve ailleurs plus souvent dans la littérature, par exemple nigérienne ou ghanéenne, et, naturellement, dans la littérature sud-africaine — mais ici les femmes-écrivains appartenaient ou appartiennent à la minorité d'origine européenne, et ces femmes traitent surtout, dans leurs livres, des questions d'émancipation de la femme blanche dans un milieu africain ou multiracial. Néanmoins, des auteurs renommés consacraient, même en Afrique francophone, leurs romans aux problèmes de la femme : en premier lieu le Sénégalais Abdoulaye Sadji, excellent connaisseur du milieu de la presque « petite bourgeoisie » africaine. Son roman *Nini, mulâtresse du Sénégal* mérite une attention exceptionnelle pour l'analyse psychologique de l'aliénation d'un certain type de femme, aliénation causée par une « ambiguïté » raciale et par les déformations graves qui en découlent dans un milieu pénétré de préjugés raciaux. Abdoulaye Sadji ne parle donc pas ici d'une femme « normale » africaine, comme il le fait plutôt dans son deuxième livre, *Maimouna*. Et ici encore la protagoniste, une petite fille de la campagne, d'une beauté éclatante, qui, transférée dans une ville, y trouve un court bonheur et une longue douleur, exprime plutôt la nostalgie de l'auteur qui semble regretter des changements inévitables dans les structures traditionnelles que les changements intérieurs, dans le caractère de la protagoniste.

Dans d'autres romans, des auteurs les plus connus, soit du Sénégal, soit du Cameroun ou de la Côte d'Ivoire et d'autres pays africains francophones, nous trouvons rarement des personnages féminins qui attireraient l'attention du lecteur par leur caractère individuel ou par le rôle que l'auteur leur fait jouer dans l'histoire concentrée autour du héros principal.

La femme africaine n'y trouve pas, à mon avis, la place qu'elle mériterait et qui correspondrait à sa position réelle dans la société. Chez les auteurs camerounais les plus connus des années cinquante, Mongo Beti, Fernand Oyono et Benjamin Matif, les personnages de femmes ne se distinguent presque jamais par quelque qualité d'esprit remarquable ; ce sont soit des jeunes filles dont la seule aspiration est de trouver un mari et avoir beaucoup d'enfants, soit des femmes mariées, vivant dans l'ombre de leur mari et maître, fatiguée de plusieurs enfants, travaillant et portant sur leurs épaules les poids de l'existence quotidienne : les femmes résignées, passives, prenant leur sort comme fatal et interchangeable. Quand, dans un roman de Mongo Beti, *Mission terminée*, se reflète l'antipathie de l'auteur au sujet des mariages convenus avant, entre les parents des futurs époux, cette antipathie est représentée par les personnages des jeunes gens, et les filles restent plus ou moins indifférentes aux problèmes ou dans le meilleur des cas, elles optent pour l'opinion de l'homme aimé, sans bien se rendre compte de la généralité de cette question à résoudre.

Fernand Oyono a bien réussi à saisir, surtout dans son livre le plus connu, *Le vieux nègre et la médaille*, les traits caractéristiques des habitants de la campagne : ses personnages de vieilles femmes complètent bien le cadre qu'il évoque, mais elles restent en marge de tout ce qui se passe, ne prennent pas une part active aux événements. Oyono fait incarner la bonté et le sens du sacrifice dans quelques personnages féminins de son premier roman *Une vie de boy* ; par contre, son *Chemin d'Europe*, l'image très pessimiste de la société africaine, qui avait assimilé tous les défauts et les vices des Européens, fait l'exception d'une seule personne qui est positive : la mère du héros, du triste héros Barnabas. Les mères, surtout les mères âgées, dans les romans africains sont très respectées par leurs enfants. Elles représentent une certaine garantie de la stabilité de la société africaine, un élément de calme, de paix, source d'amour sans limite et absolument désintéressé. Surtout dans les romans autobiographiques, situés dans le milieu européen pour un jeune Africain —



▲ ... Co-épouses dans le « Mandat »...

et, ici, le cas n'est point limité à l'Afrique — qui souffre du dépaysement, la mère symbolise tout ce qui lui manque dans le monde étranger et froid dans lequel il se trouve. (Camara Laye, dans son *Enfant noir*, ou Aké Loba dans *Kocoumbo, étudiant noir*, et d'autres écrivains.)

Nous avons voulu signaler d'abord, même de façon succincte, l'image des femmes chez quelques auteurs africains connus, pour mieux faire ressortir la création littéraire des personnages féminins chez le Sénégalais Sembène Ousmane, auteur de quatre romans et deux volumes de nouvelles, lauréat du Festival mondial des arts nègres en 1966. **Si les critiques et les historiens de la littérature africaine le caractérisent comme un auteur socialement « très**

engagé », il l'est également, en ce qui concerne son point de vue sur la participation active de la femme africaine à la transformation de la société. Naturellement, ce point de vue se révèle seulement au cours de l'étude de quelques protagonistes féminins de ces livres.

Femme africaine et transformation de la société

Les six volumes que représente la création littéraire de Sembène Ousmane — cinéaste connu, auteur de trois courts métrages et de deux films à personnages, presque tous tirés de ses œuvres littéraires — sont peuplés de beaucoup de personnages féminins auxquels l'artiste confie des rôles différents. Cette diversité témoigne tant de l'intérêt social que

du talent de l'écrivain. Il y a, chez lui, du traditionnel et du nouveau — comme d'ailleurs chez plusieurs et surtout chez les meilleurs auteurs africains — dans la représentation de la société africaine d'expression française et anglaise, dans la création des types de femmes, mais ce qui nous intéresse, ici, c'est la relation de ces deux valeurs, l'attitude de l'écrivain envers ce qui appartient au passé et ne devrait plus être parmi les composantes d'une Afrique future et meilleure, et envers les valeurs précieuses de la société africaine qui, au contraire, ne devraient jamais être rejetées au nom d'une fausse « modernisation » du continent.

Même si nous nous rendons compte combien il est délicat et dangereux de chercher à « grouper » les personnages littéraires dans les livres d'un seul auteur, nous entreprenons cette tâche avec l'objectif de mieux faire ressortir leurs affinités et leurs différences et de tirer des conclusions relatives à la place de la femme africaine dans l'œuvre de Sembène Ousmane.

Tout d'abord, précisons bien qu'il y a des personnages de femmes européennes dans presque tous les livres mais, pour cette fois, nous laisserons de côté leur analyse.

● type traditionnel

Premier groupe : *Les mères*, mères des jeunes hommes, comme celle du héros du premier roman, *Le docteur noir*, comme la vieille Bokhaya, mère du héros dans le roman suivant, *O pays, mon beau peuple*, la très vieille Niakoro du troisième roman, mère du chef des cheminots grévistes dans *Les bouts de bois de Dieu*. Dans le recueil de nouvelles, intitulé d'après la dernière, *Voltaïque*, nous avons affaire à une représentation symbolique de la mère, dans une légende qui porte le même titre. C'est une glorification de « l'immensité de la tendresse d'une mère », et la vieille légende, que l'auteur nous raconte ici, érige un mouvement durable non seulement à une mère africaine, mais à cette éternelle et irremplaçable valeur de l'humanité entière, c'est-à-dire à l'amour maternel. Tandis que dans le premier et le troisième romans, ces personnages des mères n'ont rien d'extraordinaire, elles ressemblent à une mère-type traditionnelle et l'auteur ne leur attribue

pas un rôle important dans l'action. Dans *O pays, mon beau peuple*, l'auteur fait de la mère du jeune Sénégalais rapatrié, marié à une Française, un personnage très intéressant : en effet, Rokhaya, qui au début du roman déteste farouchement sa belle-fille, parce qu'elle est une « blanche », fait preuve au cours de l'histoire, de beaucoup plus de compréhension et de loyauté que son mari, un musulman pieux, mais irréconciliable.

Rokhaya est un type de femme simple, une paysanne attachée à la famille et à un mode de vie ancien et pourtant, elle n'est pas passive : elle est en lutte contre elle-même, elle évolue, réfléchit, c'est pourquoi elle est respectable et respectée, elle est une personnalité. Si on la compare à la mère d'une jeune militante politique Tioumbé dans le roman *L'Harmattan*, on voit tout de suite une différence énorme : la mère du despote catéchumène n'a pas de volonté propre, elle accepte de sa part toutes les souffrances, les coups de pieds et les griffes sans protester. Dans le même livre, Sembène Ousmane a créé, dans le personnage de la sage-femme âgée, Manh Kombéti, une union très réussie du traditionnel et du nouveau quand il fait de cette femme une infirmière à l'hôpital, où elle apprend du docteur Tangara à connaître la pharmacopée africaine, et à contribuer ainsi à l'enrichissement de la médecine moderne.

Quand aux personnages des femmes grévistes dans le roman tiré de l'événement réel, grève des chemins ouest-africains, en 1947-1948, elles témoignent toutes et peut-être encore mieux que les personnages des hommes, des changements internes, profonds, par lesquels passent les gens face à une situation dramatique, inattendue et décisive de leur vie. Toutes ces femmes et mères, avant d'affronter tant d'épreuves cruelles, ont des qualités qui expriment une énorme confiance de Sembène Ousmane dans son propre peuple.

Si nous parlons des femmes, de type traditionnel, dans l'œuvre de Sembène Ousmane, il y en a une qui, à notre avis, mérite une analyse et une attention particulières. C'est la femme du chef du village dans la nouvelle *Vehi Ciosane* publiée fin 1965. Nulle part dans les livres de cet auteur et tout à fait rarement

dans la littérature africaine, nous n'assistons à la description si réussie de l'âme d'une femme — d'une femme simple, illettrée, paysanne — au moment crucial de sa vie, quand tout s'écroule, que tout ce qui représentait sa raison de vie, soudain disparaît. C'est la nuit où la fière et noble Ngnoé War Thian dum, mariée depuis vingt-cinq ans à un homme de la meilleure famille, vient d'apprendre que son mari est incestueux et que sa propre fille est enceinte de lui. Cette révélation signifie la fin de ses jours, sa fierté ne pouvant jamais supporter un affront pareil. Mais, avant de se suicider, elle passe en revue toute sa vie passée et surtout toutes les valeurs sur lesquelles cette vie était bâtie comme sur des piliers solides. Comme à toutes les autres femmes « on ne lui donnait jamais — hormis les travaux domestiques — l'occasion de formuler son point de vue, d'émettre son opinion. Elle devait écouter, appliquer ce que le mari disait » (*Vehi Ciosane*, Paris, 1965, p.32). Elle se rend compte d'abord de ce fait, sans amertume, comme d'une chose normale dans le milieu où elle vécut. Mais, c'est après le coup terrible qu'elle vient de recevoir, que Ngomé War Thian dum revalorise tout. Torturée, la volonté broyée, propice aux prédispositions semi-passionnelles, l'acte d'aujourd'hui l'obligeait à remettre en cause les raisons évidentes de ce qui, hier, était sa raison d'être. Comme un accroc, un tout petit accroc, qu'elle-même élargissait, elle accédait à cette découverte — une démarche nouvelle pour juger tous les événements à partir de son moi de femme. Cette nouvelle acquisition, cette nouvelle responsabilité chez un être dont jusqu'ici l'opinion était décidée par autrui, fut brutale. (*Ibid.*, pp. 32-33.)

Cette confrontation brutale pousse la protagoniste à un acte de protestation, le seul qui lui fut permis dans sa position : la mort. La mort tient la place d'un démenti : ce qui selon toutes les apparences était une vie juste était au contraire, une vie fausse et mauvaise. Attention ! semblait crier cette mort.

Je n'hésite pas à appeler cela une sorte d'aliénation, chez ce type de femme traditionnel, liée par mille prescriptions à son mari et maître, et sa réputation de femme provenant de caste noble.

● Evolution et aliénation

Il me semble que certains autres personnages de femmes dans les livres de Sembène Ousmane mettent en garde contre une autre sorte d'aliénation. Cette fois, il s'agit des jeunes femmes qui ont reçu une certaine éducation et qui, par ce fait même, sont différentes des autres, de la grande majorité des femmes africaines.

Ce qui leur manque, c'est un certain équilibre, une pleine conscience d'elles-mêmes. Quelquefois, elles semblent être comme suspendues en l'air, n'appartenant pleinement à nulle part. Elle sont déchirées dans leur psychologie et souffrent en faisant souffrir les autres. Dans le roman *Les bouts de bois de Dieu*, il y a cette N'Deye Touti, collégienne, une jeune fille avec des traits sains et solides. Mais, elle n'avait assimilé que la culture « occidentale » et juge donc les siens d'après les critères qu'on lui avait inculqués à l'école. Elle se sent dégoûtée par la saleté et la misère matérielle et spirituelle de son propre milieu et, nourrie par des films à plages ensoleillées, avec des riches qui n'ont pas d'autre souci que de se bronzer, des films montrant des couches supérieures de « Blanches ». N'Deye Touti est toute hantée par le rêve d'échapper à son ambiance, où on ne peut jamais rien comprendre. Mais la vie donne une leçon très dure à cette « évoluée » en lui refusant l'amour du seul homme qu'elle aurait pu aimer : après quoi, la nature de N'Deye Touti, son caractère au fond intègre et désintéressé, réussit à l'emporter sur les déformations de l'éducation.

On rencontre dans les livres d'Ousmane Sembène plusieurs types de jeunes Africaines qu'on appelle — non sans une certaine ironie — des « évoluées » : ce sont toutes les jeunes filles qui ont reçu une éducation au moins secondaire et qui, il y a dix ans, étaient plutôt des exceptions en Afrique Occidentale. N'ayant pas de modèles à suivre dans leur propre pays, elles sont donc comme des pionnières et elles cherchent à se faire valoir dans la société qui, de son côté, ne les accepte pas toujours comme elles le mériteraient. Ces « évoluées » représentent un phénomène nouveau, inhabituel au sein de la société

africaine, et, comme toutes les choses nouvelles, on les intègre dans cette société avec une espèce de méfiance.

Quelquefois, ce sont elles (les « évoluées ») qui éveillent soit une curiosité, soit de la méfiance, même : telle la jeune institutrice dans la brève nouvelle de Sembène Ousmane « Devant l'histoire » (*Voltaïque*). Elle manifeste du dédain au sujet de ce qui représente la culture de son propre peuple, tandis qu'elle admire démesurément les produits artistiques de la civilisation occidentale, même si peut-être, elle n'est pas encore capable d'y distinguer les vraies valeurs.

Un autre personnage d'une « évoluée » est représenté, par notre auteur, dans son roman qui est le plus inspiré par l'actualité politique ouest-africaine, *l'Harmattan*. La jeune Tioumbé, militante à côté des hommes, intellectuels et simples travailleurs, au sein du « front » qui unit, en automne 1958, les partis politiques les plus progressistes et quelques organisations de masse, est un type de femme qui est de loin supérieur à toutes ses pareilles, dans le livre de cet auteur.

Beaucoup plus sûre d'elle-même, parce que tout à fait prise par une activité qui exige une grande intelligence, tactique et persévérance, voire le sens du sacrifice aussi, Tioumbé se fait apprécier par tout le monde. Douée d'une intelligence exceptionnelle, elle dépasse plusieurs des hommes, ses partenaires dans la campagne politique où elle milite. Naturellement, son émancipation ne peut pas ne pas susciter des haines chez des gens bornés dans leur esprit par un dogmatisme et une rigidité de n'importe quelle orientation. Ainsi, le premier à s'indigner contre elle est son propre père catéchumène Joseph, despotique et tyrannique. Le choc entre père et fille est décrit dans une scène qui représente un des passages les plus violents du roman (je ne dis pas « les plus réussis », mais notre objectif ici, n'est pas l'évaluation esthétique des livres de Sembène Ousmane).

Mais cette sûreté d'elle-même, cette prise de conscience politique, signifie-t-elle en même temps que Tioumbé ait trouvé également la possibilité d'obtenir un bonheur tout personnel, l'amour d'un hom-

me, le foyer familial et tout le reste ? Il ne semble pas. L'auteur ne nous le dit pas clairement. Il nous fait comprendre seulement que les femmes comme Tioumbé, que les amis apprécient (elle est admirable, cette Tioumbé ! dit-on dans le roman, p.95) ont forcément perdu quelque chose de leur féminité. Elles ne savent pas — pas encore — ou, mieux dit, elles n'osent pas intégrer dans le fond de leur personnalité, le charme, la tendresse, l'amour dévoué avec leur devoir de militante, de femme éduquée, instruite et cultivée. Et, de cela, provient chez Tioumbé et chez ses pareilles, cette rigidité et quelquefois même, une austérité : elle se les impose, elle-même. Tioumbé a honte de paraître, par exemple, amoureuse. Elle croit que les autres lui demandent d'être supérieure aux sentiments personnels et intimes.

Il semble que Sembène Ousmane ait voulu montrer comment il s'imaginait la femme de l'Afrique nouvelle, en créant le personnage de la toute petite Adjibidji, dans son roman sur la grève des cheminots, *Les bouts de bois de Dieu*. D'une intelligence précoce, cette enfant a un don d'observation et de connaissance des hommes extraordinaire. Elle s'intéresse surtout à ce que font les adultes dans les situations décisives dans la vie de la société entière. Elle distingue, dès son jeune âge, le bien et le mal, la justice et l'injustice. Très attachée à la vie et aux conceptions de vie typiquement africaines, respectant profondément tout ce qui est constructif et sain chez les anciens, chez ses grands-parents et autres personnes âgées de son entourage, elle est déjà décidée à apprendre tout ce qui lui sera possible et, surtout, à vivre dans la société, sur un pied d'égalité avec les hommes.

● Prise de conscience

Il nous reste à mentionner le troisième groupe de personnages féminins dans l'œuvre de Sembène Ousmane, les personnages qui, à mon avis s'imprègnent le plus dans la mémoire du lecteur, grâce aux récits très bien racontés, dont elles sont les protagonistes. Ce sont des femmes qui, dans différentes situations personnelles et sociales, prennent conscience d'elles-mêmes. C'est la troisième femme du polygame

Moustafa dans la nouvelle « Ses trois jours » (dans *Voltaïque*) et c'est la petite servante dans une famille de Français dans la nouvelle « La noire de... » (dans le même livre).

La prise de conscience, chez Doumbé et chez Diouna, aboutit à un acte de révolte. Les raisons de cette révolte sont différentes, les formes sont différentes aussi, pourtant, le dénominateur commun reste le même : protestation contre la situation dans laquelle elles se trouvent. Dans « Ses trois jours », Doumbé jette un défi à son époux négligent, à qui elle doit, selon la loi, l'obéissance ; elle renverse par terre les plats qu'elle avait préparés en l'attendant en vain. Diouna se donne la mort parce qu'elle proteste contre la situation d'isolement total et contre le manque de relations humaines qu'elle avait, jadis, attendues de la part de ses patrons égoïstes et calculateurs froids.

Nous avons déjà signalé plus haut une mort volontaire, signe de protestations violente d'une femme : c'était le cas de la mère, dans l'excellente nouvelle *Vehi Ciosane*. On éprouve peine et douleur en face d'une vie qui se sent frustrée et qui ne trouve d'autre issue que la mort. Laissons l'écrivain bâtir ses histoires et personnages d'après son talent, sa puissance d'imagination, son expérience et sa conception de la vie en général. Mais je ne peux m'empêcher de croire qu'il y ait, chez un auteur très engagé, et qui a si souvent donné la preuve de son amour profond de son pays et de l'Afrique entière, une leçon à tirer, surtout, de ses personnages féminins. **La position de la femme, dans une société, dit beaucoup de cette société.**

Sembène Ousmane a, plus que la grande majorité des écrivains africains, cherché à donner dans son œuvre littéraire une place aux femmes en tant que force très importante de la société africaine. Nous souhaitons que même en réalité, la vie des femmes puisse correspondre, toujours davantage, à leur grande mission.

Jarmila ORTOVA
Chargée de cours à l'Université
17 novembre, Prague. (Chaire des
cultures non-européennes.)

(Extrait de *Présence africaine* n° 86, avril 1973.

l'enfant et son milieu en Afrique noire

Pierre Erny, Paris, Payot, 1972, 310 p.

Le pédagogue Pierre Erny puise aux sources de la psychologie et de l'anthropologie pour tenter une synthèse de l'éducation traditionnelle en Afrique Noire. La tentative vient à son heure et comble un vide criant, que ne parviennent pas à remplir des études parcellaires souvent obnubilées par la seule scolarisation européenne. Comme si l'éducation africaine se limitait à l'école occidentale!

Le pari d'Erny reste toutefois difficile, voire impossible à tenir. Il l'admet lui-même en soulignant (p.21) la diversité culturelle de l'Afrique, même réduite à la négritude. Il n'y a pas une Afrique, mais des milliers d'Afriques, autant que d'ethnies différentes parlant chacune sa langue, vivant suivant ses coutumes et élevant ses enfants suivant sa tradition. L'éducation coutumière, ainsi que l'appelle Erny, est essentiellement particulariste et propre à un type singulier de société. Comment alors mettre dans le même sac les pratiques éducatives des paysans matrilineaires en zone forestières avec celles des pasteurs patrilineaires de la savane? Même l'initiation, qu'on a observé très tôt et à laquelle on a trop souvent réduit toute l'éducation traditionnelle, peut apparaître ici très développée et là briller par son absence. Comment généraliser dans ces conditions?

Erny ne le prétend pas, comme le prouvent la prudence et la modestie du titre de son ouvrage, mais il contribue à dégager quelques grands traits de la pédagogie africaine et surtout à ouvrir nos yeux d'occidentaux, aveuglés par l'école, sur la nature beaucoup plus compréhensive de l'éducation.

* Le contenu de l'éducation, écrit-il p.133 et en cela rejoint-il le point de vue des anthropologues, c'est l'ensemble de la culture, avec ses usages, les attitudes qu'elle exige, son patrimoine en savoir-faire, savoir-vivre, savoir-dire et surtout

savoir-être ». Erny analyse l'un après l'autre ces divers savoirs en s'appuyant sur le cas de certains groupes, comme les Dogon-Bambara, les Kongo, les Kikuyu (écrit Gikouyou), les Tallensi, les Wolof, les Sara, les Ngoni, les Gusii, etc.

L'originalité de l'auteur, c'est de centrer l'attention sur le savoir transmis et surtout sur l'enfant, bénéficiaire de cette transmission, plutôt que sur l'agent de transmission du savoir. Ce dernier n'est pas oublié pour autant et les deux chapitres « l'intégration verticale dans la lignée » et « l'intégration horizontale dans la société des semblables » montrent bien que, si les aînés et les parents jouent un rôle essentiel dans l'éducation coutumière, l'enfant s'éduque non moins sûrement au contact de ses pairs et même de ses cadets. Le rôle des classes d'âge est capital. On s'éloigne sur ce point de Durkheim pour qui l'éducation est une socialisation de la **jeune** génération par la génération **adulte**. Ce point de vue gérontocentrique ne tient pas quand on constate le caractère continu de l'éducation africaine depuis avant la naissance — le rythme du pilon ou de la danse se transmet à l'embryon et à l'enfant sur le dos — jusqu'après la mort — même le défunt doit apprendre à se comporter en bon esprit — et qu'on reconnaît l'apport de multiples agents — cadet, pairs, aînés — dans ce processus continu d'apprentissage.

A mesure que progresse l'ouvrage se dégagent certains traits de l'éducation africaine traditionnelle. Elle est d'abord concrète et reliée à la vie immédiate : l'enfant apprend, avec ou sans paroles, au contact quotidien des êtres et des choses ; ses sens, la vue principalement, l'ouïe, le toucher et même l'odorat sont autant de moniteurs pour l'acquisition de son savoir humain. La réflexion abstraite n'est pas exclue, mais reportée ultérieurement et enracinée dans une expérience vécue. Surtout, l'éducation africaine se diffuse de façon souvent inconsciente ; c'est un trait de l'héritage freudien que relève Erny en opposition aux philosophes de la conscience claire, qui ne jurent que par l'intelligence consciente. Elle est également continue et progressive, adaptant ses exigences au degré de développement physique, psychologique et social de l'individu. Elle est

aussi globale, informant la totalité de la personne, et collective : c'est l'effet du groupe, village, classe d'âge, famille étendue. Erny souligne à juste titre que l'enfant africain a plusieurs mères, en particulier dans les familles polygamiques, et que ses relations affectives ne sont pas polarisées sur un nombre trop restreint de personnes. Le complexe d'Œdipe, qu'analyse bien l'auteur, ne peut être vécu de la même façon.

Sans lui attacher une importance excessive puisqu'on ne la retrouve pas partout ni toujours sous la même forme, Erny consacre l'un de ses derniers chapitres à l'initiation et essaie de dégager la philosophie de ce rite de passage. Constatant, ce qui surprendra peut-être certains, qu'elle est en général assez vide de contenu, il conclut que « c'est l'accomplissement même du rite qui compte plus que l'instruction donnée » (p.221). « La manière, poursuit-il p. 243, a pour la formation de l'esprit plus d'importance que la matière ». Constatations applicables aussi bien à l'ensemble du système scolaire soi-disant moderne en Afrique qu'ailleurs dans le monde : ce que confère l'école à un élève, c'est moins un savoir précis, immédiatement utilisable, qu'un statut social, celui de diplômé, qui l'habilite à occuper une position dans la société et à se donner l'entraînement requis pour la remplir.

La bibliographie de cet ouvrage est considérable (19 pages) et riche en sources européennes et anciennes. Les travaux plus récents, surtout d'origine nord-américaine, sont moins bien représentés.

Au terme de cette étude, on peut se demander si les traits dégagés de cette éducation coutumière sont propres à l'Afrique ou si l'on ne se trouve pas plutôt devant une forme d'éducation qui, quel que soit le continent, serait particulière à un type donné de société. Quoi qu'il en soit, cette synthèse provisoire s'avère précieuse pour inciter d'une part à de nouvelles études ponctuelles, encore plus fouillées, et pour sortir la science de l'éducation des ornières de la scolarisation.

Renaud SANTERRE
Département d'anthropologie,
Université Laval.

la femme dans le roman négro-africain ⁽¹⁾

Nous signalons à nos lecteurs un très bon article sur la littérature africaine paru dans le N° 12, janvier 1975 de la revue « Education Dahoméenne » publiée à Cotonou.

Nous ne pouvons le reproduire ici faute de place mais nous indiquons ses principales articulations, l'une d'entre elles se rapportant plus particulièrement à notre sujet actuel.

L'auteur tire un bilan provisoire de l'introduction de l'enseignement de la littérature africaine dans les

(1) Un article d'Arlette Chemain-Degrange sur « La promotion féminine à travers les romans africains » a été publiée dans Actuel Développement N°1, mai-juillet 1974.

programmes scolaires et cherche à faire ressortir les principaux thèmes suivants abordés par les écrivains africains :

- les mutations de la société africaine sous « les soleils des indépendances » ;
- la misère des masses populaires ;
- la révolte ;
- le rôle de la femme dans la société africaine.

S'accompagnant de citations, il prend successivement :

- la femme traditionnelle ;
- la femme moderne ;
- les écrivains et le problème de l'émancipation de la femme africaine.

Une deuxième partie étudie le réalisme satirique du roman africain, tendance littéraire normale puisque écrivains et artisans africains utilisent leurs œuvres comme

moyen de protestation contre l'injustice sociale.

Il semble selon lui que cette tendance l'emporte chez les jeunes sur celle du réalisme bourgeois et doive se développer dans les années à venir alors que, de pair avec cette évolution, les romans seront de plus en plus écrits en français mais avec un ensemble de mots, d'expressions empruntées à des langues africaines, des traductions littérales d'expressions africaines (1) tel que l'a fait Amadou Kourouma dans « Les soleils des indépendances ».

Toutefois sur le plan linguistique, la recherche et les œuvres publiées ici et là en langues nationales prouvent le désir des Africains de faire accéder leurs langues dans des délais aussi rapprochés que possible à un stade littéraire.

(1) cf. *Dossiers pédagogiques*, vol. III, N° 13, p. 7-13.

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne pouvons mieux faire, en matière de bibliographie concernant les femmes, que de signaler celle, publiée pour l'année de la femme par la Documentation Française (1). Elle recense les publications, dossiers, fichiers, concernant la condition de la femme dans le monde d'aujourd'hui. Elle est tout d'abord un instrument de travail pour ceux qui auraient la possibilité de travailler à la bibliothèque de la Documentation Française mais la précision de ses rubriques la rendent utilisable par tous.

Elle se présente sous la forme de deux volumes, le second étant une mise à jour du premier, mais les sous-titres, et subdivisions étant les mêmes, à savoir :

(1) On peut se procurer cet ouvrage à la Documentation Française, 29-31, quai Voltaire, 75340 Paris Cédex 07.

• Les femmes à travers les publications de la Documentation Française.

• Approche historique :

. Les femmes pendant la guerre 1939-1945.

• Conditions de la Femme :

. Etudes globales.
. Articles.
. Condition juridique.
. Femmes seules.

• Études par pays

Afrique
Afrique du Nord et Moyen-Orient
Albanie (voir Pays de l'Est)
Algérie
Allemagne (RDA) (voir Pays de l'Est)
Allemagne (RFA)
Amérique Latine (sauf Cuba)
Australie
Belgique
Canada
Chine
Cuba
Egypte
Espagne
Etats-Unis
Grande-Bretagne
Inde

Italie
Japon
Maroc (cf. Afrique du Nord)
Norvège
Pays de l'Est :
. en général
. RDA
. Roumanie
. URSS
Portugal
Taïwan
Vietnam

• Le travail féminin

. Etudes globales
. Articles
. Population active féminine
. Carrières féminines - Formation professionnelle
. Travail de la femme mariée
. Travail à temps partiel
. Femmes rurales
. Salaires.

• La vie civique des femmes

. Religion

• La presse féminine

• Contrôle des naissances et avortement.

• Prostitution.